

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

## ABONNEMENT

UN AN \$2.00  
SIX MOIS - 1.00  
Strictement payable d'avance.

## REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL MAIN 999

## A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs  
Six mois - - - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.



VIVE LA NEIGE !

## » SOMMAIRE «

|  |                        |
|--|------------------------|
| L'Hyver (poésie) .....                               | Madeleine de Scudéri   |
| La Fête du Tri-Centenaie .....                       | ...Françoise           |
| Le Cop de la Vième Avenue .....                      | ...Pierre Lorraine     |
| Réponse au Cas de Conscience .....                   | ...Françoise           |
| A travers les livres, etc.....                       | ...Françoise           |
| Josellys le Troubadour (légende du moyen-âge.) ..... | ...Miss Keykell        |
| Premier astre, premier œil .....                     | ...Jean de Canada      |
| Notes dur la Mode.....                               | ...Cigarette           |
| Propos d'Etiquette .....                             | ...Lady Etiquette      |
| Chronique.....                                       | ...Parrhisia           |
| La bonne Pension .....                               | ...Paul de Briqueville |
| Récettes faciles, Conseils utiles, etc .....         | .....                  |
| La Route s'achève (feuilleton) .....                 | ...Jean St-Yves        |



# Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

" C'est une chose importante quand le médecin peut recommander, en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le

## Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.)  
tous les effets toniques et fortifiants du bon vin pur, mêlé de Quinquina, un de nos meilleurs toniques.

Tous les  
Pharmaciens  
et  
Partout

## CANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE  
441 STE-CATHERINE OUEST  
PHONE UP 1068

## FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

## ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

## Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.

Coin des rues  
Ste-Catherine et Beaudry

Tél. Bell Est 1786  
Marchands 520

SEMAINE DU 17 FEV.

## LA TOSCA

de Sardou

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDÉE EN 1860

# Prof. LAVOIE, PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.

Assortiment au grand complet pour les Fêtes. Une visite est sollicitée.



AVANT



APRÈS

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656 N.-Dame

Coin de Cote Saint-Lambert,

MONTREAL

## Revue Hebdomadaire

LES CONFÉRENCES DE M- JULES LEMAITRE, PARAISSENT DANS LA "REVUE HEBDOMADAIRE".

La "Revue Hebdomadaire" a commencée, dans son numéro du 25 janvier dernier, la publication des dix conférences sur Racine qui seront faites chaque semaine par M. Jules Lemaitre, de l'Académie française, dans la grande salle de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

La seule annonce de ces conférences a obtenu à Paris un tel succès que M. Jules Lemaitre, sur la demande de la "Société des Conférences", a dû consentir à les donner deux fois par semaine, le mercredi et le jeudi.

## "Les Contemporains"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8o. — Abonnement, un an, 6 francs. Un numéro, 0 fr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en janvier 1908: Duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe. — Duc de Nemours. — Louise de France, duchesse de Parme. — George Canning, homme d'Etat anglais.

Biographies à paraître en février 1908: Lord Palmerston, homme d'Etat anglais. — Bonmassieu, statuaire. — Rouher, homme politique. — Malesherbes, défenseur de Louis XVI.

Adresse: 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

| ABONNEMENT                    |        | REDACTION et ADMINISTRATION<br>80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.<br>TEL. BELL. MAIN 999 | A L'ETRANGER : |               |
|-------------------------------|--------|--|----------------|---------------|
| UN AN                         | \$2.00 |  | Un an - - -    | Quinze francs |
| SIX MOIS                      | 1.00   | Six mois - - -   | 7 frs          |               |
| Strictement payable d'avance. |        | Strictement payable d'avance.  |                |               |

## . . . L'HYVER . . .

*Tombez feuilles, tombez, la Nature l'ordonne,  
L'Hyver s'en va bannir les beaux jours de l'Automne.  
Déjà les Aquilons des plus lointains climas,  
Ramènent en ces lieux la neige et les frimas.  
Nous les verrons bien-tôt désoler nos campagnes,  
Et couvrir les sommets des plus hautes montagnes.*



*Le Printemps nous rendra de nouveaux rameaux verts :  
Et le Père du jour, âme de l'Univers,  
De ses ardents rayons viendra jaunir les Plaines,  
Et rallentir le cours des plus fières Fontaines.  
Les Saisons tour à tour font le cercle des ans :  
Et l'homme infortuné sent tous leurs changements.  
Il se plaint du grand chaud, comme de la froidure :  
Et reformant en vain l'ordre de la Nature,  
De ces quatre Saisons il n'en voudroit que deux.  
Mais quand il les auroit, seroit-il plus heureux?*

*C'est dans son propre sein théâtre de la guerre,  
Que règne le désordre et non pas sur la terre.  
Car lors que la raison sait régler ses souhaits,  
Il s'accommode au temps, et vit toujours en paix.  
Mais on peut rarement, oserois-je le dire?  
Etablir la raison dans ce petit Empire?  
L'injuste ambition, les violens désirs,  
Le tyrannique Amour, les frivoles plaisirs,  
Tout s'oppose au pouvoir de cette grande Reine ;  
Et par les sens trompeurs elle est mise à la chaîne,*



*Les plus sages enfin ne le sont qu'à demy.  
Chacun porte en son cœur son plus grand ennemy.  
On se trompe soy-mesme, on se flatte, on s'excuse,  
Un intérêt caché sans cesse nous abuse :  
Et sans nous bien connoître, et sans nous corriger,  
Nous ne changeons jamais, et voulons tout changer.*

Madeleine de Scudéri.

## La Fete du Tri-Centenaire

VOUS savez tous, comment l'on se propose, cette année, de célébrer le tri-centenaire de la fondation de Québec? Par l'inauguration de deux immenses parcs, situés aux endroits mêmes où ont été livrées les deux plus belles batailles qu'aient enrégistrées les annales de notre histoire.

L'idée est belle. Je m'étonne qu'elle ait pu frapper désagréablement l'esprit de quelques Canadiens; j'ai beau l'envisager sur toutes ses faces, je ne vois rien dans son exécution qui puisse être humiliant ou même désobligeant pour notre nationalité.

"On veut fêter la victoire des armes anglaises sur le drapeau français", est-il dit.

Oui, mais ne célèbre-t-on pas en même temps le triomphe du drapeau fleurdelisé en la mémorable journée Sainte-Foye? Celle-ci vaut bien celle-là.

Ce serait un peu tard, d'ailleurs, pour vouloir séparer le souvenir de ces deux luttes célèbres, puisqu'elles ont déjà trouvé une seule pensée dans un même monument, celui qui s'élève sur les plaines de Sainte-Foye, à l'honneur du héros des Plaines d'Abraham, Wolfe, et à la gloire du vaincu, le noble et valeureux Montcalm.

Ces deux noms sont inséparablement unis dans l'histoire et ne craignons pas qu'un projet, quel qu'il soit, puisse grandir le premier au détriment de l'autre. Et quand on parle de la bataille des Plaines d'Abraham, la plus grande figure des héros, comme la plus sympathique aussi, planant au-dessus de tout, restera toujours celle de Montcalm.

Il est certain, d'ailleurs, que dans l'esprit de notre gouverneur général, lord Grey, qui a eu l'idée première de ce projet, aucune considération mesquine et basse n'est entrée.

Dès son arrivée parmi nous, lord Grey a recherché et aimé les Canadiens-français. Sa pensée de derrière la tête était peut-être de nous conquérir à sa cause et de nous englober tous dans un enthousiaste impérialisme, mais, rendons-lui cette justice qu'il ne nous en a nullement voulu de n'avoir point abondé dans son sens.

Lord Grey est épris — à juste titre — du site de la bonne ville de Québec.

Sans aucun doute, des parcs rehausseraient davantage le cachet si original, si pittoresque, et si français, — disons-le tout haut — de notre vieillesse capitale.

Même au point de vue pratique, ces embellissements seraient une bonne affaire, non-seulement pour Québec, mais pour le Canada tout entier. On viendrait, de tous les coins du monde, voir cette ville unique pour ses charmes, ses points de vue, ses souvenirs, et, l'argent de l'étranger, répandu ainsi à profusion, sentira bon au Canadien.

Je goûte moins, infiniment moins, le projet de donner à ces parcs le nom de Parcs des Batailles.

J'espère que les autorités s'insurgeront contre cette appellation si banale, si peu caractéristique. Il n'y a rien dans cela qui dise quoi que ce soit au cœur et à l'esprit.

Je veux bien reconnaître que le mot: "Abraham", n'est pas particulièrement gracieux; cependant, l'événement qui s'y est déroulé lui a prêté une poésie que nul autre titre ne lui donnerait. Quant au glorieux et beau nom de Sainte-Foye, qui voudrait songer à le changer? Ces noms sont trop pleins de notre passé pour qu'on leur substitue des mots nouveaux que les lèvres ne retiendraient point.

Plaines d'Abraham et Sainte-Foye, les lettres qui vous composent sont écrites dans le sang: vous ne passerez point!

Cet Ange de la Paix dont on se propose d'ériger la statue sur la citadelle — un ange de paix sur une citadelle! — n'a rien qui ne soit bien enthousiasmant.

Evidemment, notre gouverneur-général, ne saurait être heureux par tout. Si la France veut nous faire quelque cadeau, nous n'avons pas le droit — lors même que la délicatesse ne nous l'empêcherait pas — de lui dicter ce qu'elle doit nous offrir.

Cet Ange de la Paix, tel que je me le représente, a quelque chose de comique et je souhaite qu'un grand coup de vent — celui du ridicule — lui casse les deux ailes.

Françoise.

### La vieille galanterie

Les distractions des grands savants sont légendaires. Leurs naïvetés ne sont pas moins fréquentes.

Nicole, excellent mathématicien, mais un peu hurluberlu, avait été invité à dîner par une Parisienne. Jamais il n'avait fait si bon repas de sa vie; et, prenant congé de la dame, il la remercia beaucoup et lui dit qu'il ne cesserait d'admirer ses beaux petits yeux.

— Voilà un sot compliment, lui souffla l'un de ses amis.

Alors, désireux de réparer sa faute, le bon Nicole revint auprès de la maîtresse de maison; et, persuadé qu'une belle dame ne pouvait pas souffrir qu'on pensât qu'il y avait en elle quelque chose de petit:

— Madame, excusez-moi, dit-il humblement. Je vous jure n'avoir jamais vu d'aussi beaux grands yeux que les vôtres, une aussi belle grande bouche et d'aussi beaux grands pieds.

Ce compliment eut pour effet d'allonger le beau grand nez de la belle dame.

Il y a des hommes difficiles: en fait de vertu, il leur faut de l'héroïsme; en fait de talent, du génie. —

O. FEUILLET.

## Le Cop<sup>(1)</sup> de la V<sup>ie</sup>me Avenue

C'était un superbe cop!

Il avait six pieds deux pouces et pesait deux cent soixante-cinq livres. C'était le plus gros cop de sa section, et, il en était très fier.

Sa grosse face, barrée d'une rude moustache roussâtre, était empreinte d'une indiscutable dignité.

Il portait son uniforme bleu foncé avec une raideur toute germanique, — ce qui n'est pas étonnant car il était Germain.

Son bâton de police, manié avec noblesse, prenait en sa main une sorte de majesté.

Debout, au milieu de la chaussée, il semblait un monolithe, et les attelages fringants, comme les lourds camions, déviaient respectueusement de leur course pour ne pas écraser ses pieds qui étaient fort grands.

Ses fonctions consistaient à régler la circulation.

Quand la procession ininterrompue des élégantes voitures, qui emportaient les belles mondaines à leur passe-temps plus ou moins innocent, se faisait trop compacte et suspendait pour longtemps le trafic plus humble de la rue transversale : un coup de sifflet, la main levée... tout s'arrêtait.

Les cochers faisaient tourner leurs fouets, les valets de pieds étendaient horizontalement le bras en un mouvement de sémaphore, pour avertir ceux qui les suivaient, et la cohue millionnaire s'immobilisait, s'entassait de chaque côté de la rue restée libre. Alors, impérieux et familier, il faisait signe aux tombereaux, hacquets, camions d'avoir à traverser l'avenue.

Ce geste semblait dire: Ouste, allez, filez, débarrassez le pavé... et vivement!

Lentement ils passaient.

Quand il jugeait que les belles petites des "four hundred" devaient commencer à s'impatienter; il stoppait cette plèbe d'un signe sans réplique; et, avec un large mouvement de bras qui signifiait: "Tous mes regrets mesdames de vous avoir fait attendre," il rendait la liberté aux brillants attelages, qui rapidement tourbillonnaient autour de lui.

Il les connaissait tous.

Les chevaux gris des Wanamabilt, l'attelage cope de Maître des Vanderker, le hackney de M. Fould qui trotte si haut, le brougham de Miss Truebell qui est si prodigieusement chic, et le landau du banquier Muchgold qui est "attelé comme mon genou", lui étaient également familiers.

Il savait à quelles heures ils passaient, d'où ils venaient, où ils allaient. Cela l'aidait à tuer le temps.

Parfois, une bonne grosse dame restait plantée au bord du trottoir, avec l'air désespéré d'une poule qui médite de se jeter à l'eau; quand la chaussée, par hasard, était libre, elle n'osait se risquer, mais choisissait l'instant précis où une automobile de soixante chevaux arrivait à toute allure, elle s'élançait, avec la grâce d'une oie trop bien gavée, sous les roues du vertigineux véhicule.

Alors, il se montrait dans toute sa grandeur! Attirant à lui, d'un bras herculéen, la matrone apeurée et palpitante, de l'autre projeté impérieusement en avant, il immobilisait la machine emballée qui s'arrêtait dans un grincement de freins nerveusement serrés.

Ou bien, c'était une jolie midinette, une "Fluffy Ruffles", jupe courte sur de fines bottines jaunes haut lacées, nuage de cheveux fous sous l'énorme chapeau cloche, petit nez re-

troussé à l'aventure, grands yeux bleus candides et audacieux; il se dérangeait en l'honneur de la belle, et la prenant sous le coude, d'un geste Louis XV, l'escortait d'un trottoir à l'autre sous le nez des chevaux écumants et sous le fouet des cochers pétrifiés par son regard olympien; — peut-être serrait-il le bras un peu trop longtemps mais... pour être cop on n'en est pas moins homme, et tout métier a ses petits profits.

Les seigneurs avaient autrefois, dit-on, le droit de "jamlage", aujourd'hui la police a le droit de "brassage", qu'elle partage avec les galants conducteurs de tramways. Ainsi vont les temps.

Mais c'était encore avec les gosses qu'il se montrait le plus inaltérablement patient, car il les aimait beaucoup. Quand une jolie brunette de cinq ou six ans, court vêtue, les cheveux sur le dos, un chapeau ridiculement grand sur sa petite tête ébouriffée, lui faisait signe du bord du trottoir où elle restait perchée comme une bergeronnette hésitante, il eut arrêté la voiture du Président avec tranquillité, pour donner passage à cet embryon de femme, encore bébé et déjà coquette.

Celles-là, il les prenait dans ses bras, et, s'il se fut écouté, il les eut embrassées sur les deux joues, mais il ne s'écoutait pas — à cause du prestige.

Cet amour des enfants faillit causer sa perte.

Un jour le chef de police changea. Le nouveau venu, pour bien montrer à ses subordonnés quelle entière connaissance il avait des devoirs qui incombent au parfait policeman, se rendit dans différentes sections et fit un speech qui peut se résumer ainsi:

— Du prestige, messieurs, ayez du prestige! tout est là! — c'est par le prestige que vous règnerez sur les foules; c'est grâce au prestige que vous donne votre haute taille que vous inspirez une crainte salutaire aux âmes tourmentées du désir d'enfreindre les lois. Ne faites rien qui puisse nuire à ce prestige. Une fois sous l'uniforme, vous n'êtes plus des hommes mais bien des parcelles de la

(1) "Cop", terme d'argot américain par lequel on désigne les policemen. C'est l'équivalent du "sergot" des Parisiens.

puissance publique. Vous devez être inaccessible à la faim et à la soif, au chaud et au froid. Il ne me vient pas une minute à l'esprit, que l'on puisse jamais surprendre l'un d'entre vous sortant d'un de ces antres, où des gens peu scrupuleux dispensent des boissons frelatées aux populations altérées et imbéciles.

“Ceci ne s'est jamais vu et ne se verra jamais. Mais songez au ridicule dont vous vous couvririez, en vous laissant voir dans l'exercice de vos fonctions, mangeant une banane, ou croquant des peanuts. Rappelez-vous, messieurs, que l'absorption de ce genre, faite sur la voie publique, et sous l'uniforme, serait une disgrâce.

“N'oubliez pas non plus, messieurs, que quand vous avez raison, vous n'avez pas tort, et, quand il s'agit de conflit entre vous et le public, dont vous êtes, souvenez-vous-en, les serviteurs, vous avez toujours raison, car vous représentez la loi et la loi ne se trompe jamais. “Durâ lex sed lex”.

“Vous, “messieurs de la circulation”, nè vous laissez pas intimider par les manifestations déplacées de certains cochers ou de certains chauffeurs. La vitesse autorisée par les justes lois ne doit pas dépasser dix milles à l'heure, et tout agent des rues, qui se respecte, doit pouvoir distinguer au premier coup d'œil si une voiture marche à neuf ou à onze milles, c'est élémentaire et enfantin. Dans le cas où la limite légale est dépassée, procédez à l'arrestation immédiate du délinquant ; n'hésitez pas à lui mettre hardiment la main au collet, surtout s'il marche à cinquante ou soixante milles à l'heure, car, alors, la contravention est flagrante et la répression s'impose. Et si l'un de ces délinquants généralement fortunés, se vante d'avoir du “piston”, envoyez-le moi ; je réglerai son affaire. Donc, messieurs, de l'énergie, de la tenue ; du prestige ! tout est là !

“Ceux qui feront leur devoir, je les aurai à l'œil et ceux qui ne le feront pas... aussi ! Rompez !”

Là-dessus, il s'en fut... absorber de nombreux cocktails avec son collè-

gue de l'hygiène, tout en discutant de la taxe “privée” qu'il conviendrait d'imposer aux maisons louches, qui trépignent sur les règlements de police et les prescriptions de salubrité publique.

Mais notre honnête cop ignorait ce détail insignifiant en apparence, et, dans la candeur de son âme germanique, il croyait que... c'était arrivé, et que son nouveau chef était un Caton pour les principes.

Ces recommandations ne faisaient pas beaucoup l'affaire du bon cop ; il n'aimait pas à sévir et fermait volontiers les yeux, quand une élégante victoria rapidement enlevée par deux vigoureux trotteurs passait devant lui, filant à une vitesse de quatre minutes au mille ; il eut considéré manquer à tous ses devoirs en risquant une observation.

Il se glissait, parfois, subreptice et discret, dans un de ces établissements dont la porte battante s'arrête à dix-huit pouces du plancher, et, où, l'on vous offre pour un nickel, qu'on ne lui demandait d'ailleurs jamais, le plus grand verre de toute la ville. Il ne dédaignait pas non plus de grignoter une pomme, négligemment soustraite à l'étalage d'un marchand bienveillant, et adroitement dissimulée dans sa vaste paume.

Ces ordres péremptoires dérangeaient ses habitudes, mais il fallait s'y conformer. — “Dura lex sed lex”, avait dit le chef.

Un beau jour, il faisait un soleil tropical ; le cop avait chaud, il avait soif, sa tunique pesait cent livres, sa casquette semblait en plomb, il s'épongeait désespérément sans pouvoir étancher les flots qui ruisselaient de son crâne ; il s'était mis à l'ombre vague de quelques arbres tout près du musée. C'était un peu mieux que de se tenir sur l'asphalte liquéfié de la chaussée, mais quelle joie c'eût été de s'évader pour une demi-heure vers les avenues plus populaires, où d'hospitalières maisons lui eussent offert un rafraîchissement interne et externe, sous la forme de vastes bocks de bière glacée et de longues salles sombres où souffle sans relâche d'électriques éventails.

Pendant que le pauvre cop luttait contre la tentation tel un nouveau saint Antoine, une victoria stoppa devant les marches du musée ; une fillette sauta à terre. Elle tenait en laisse un bull terrier gris fer, et portait dans ses bras un énorme Teddy Bear et plusieurs paquets. Elle grimpa en tourbillon le perron et disparut, pour reparaitre, presque immédiatement, sur la plus haute marche de l'escalier.

Des yeux elle cherchait quelque chose. Lentement, elle redescendit et se dirigea, hésitante, vers le bon cop qui continuait à ruisseler sous son arbre.

—Monsieur l'officier, (le Germain se rengorgea, sur les bords de la la Sprée un officier est quelque chose d'énorme ! ) monsieur l'officier, la voiture est partie, n'est-ce pas ?

Il tourna sa langue pâteuse dans sa bouche.

—Miss, la voiture est partie.

—Comme c'est disgracieux que la voiture soit partie, M. l'officier. Grand-Paw m'a dit d'aller le rencontrer au musée, et ils ne veulent pas me laisser dedans, parce que les chiens ne sont pas permis dans le musée. Que dois-je faire, M. l'officier ?

—Je ne sais pas, miss.

—Ne pouvez-vous pas leur dire aux hommes du musée de me laisser aller dedans avec Fred, il est très gentil, il n'est pas troublant du tout ; cela ne fera pas matière, ne pensez-vous, M. l'officier ?

—Je ne sais pas, miss.

—Vous ne semblez pas rien savoir, M. l'officier. Ne savez-vous pas que c'est cruel de me laisser ainsi dehors avec ce pauvre Fred qui est si chaud. .... Oh ! j'ai une idée, monsieur l'officier, ne pourriez-vous pas me garder Fred pendant que je vais chercher Grand-Paw, ce sera seulement pour quelques minutes. Ce sera si gentil, monsieur l'officier, si gentil, si gentil.

Le bon cop fut ahuri. Garder un chien à la porte d'un musée, cela rentrait-il dans les attributions d'un constable ? Ne serait-ce pas une atteinte à son prestige ?

Mais la petite miss était si sédui-

sante, toute blanche dans sa robe de serge, toute rose sous son chapeau blanc, avec ses grands yeux bleus, à la fois suppliants et impérieux. Si frêle, si fine, et cependant si femme malgré ses neuf ans, qu'il se laissa glisser dans la main la laisse de Fred, et avant même qu'il eut répondu l'enfant avait filé vers la porte.

Mais elle s'arrêta tout à coup, puis revenant vers lui, avec le même élan, elle lui planta dans les bras le Teddy Bear et les paquets.

—Si vous voulez tenir Fred vous pouvez aussi bien garder Dicky et mes paquets, ce ne sera pas plus de une ou deux minutes ; n'écrasez pas les paquets, c'est du raisin pour Muriel, des gâteaux pour Jack, des rubans pour maman. Vous pouvez manger des raisins, vous savez, et aussi des gâteaux.

Et ce disant, elle disparut dans une envolée de jupes blanches et de cheveux fous, pendant que Fred s'étranglait dressé au bout de sa chaîne, en poussant des gloussements ridicules et inarticulés.

En essayant de le ramener à lui et à de meilleurs sentiments, le bon cop laissa dégringoler les paquets. Les rubans s'échouèrent au milieu des choux à la crème, les raisins s'éparpillèrent sur le trottoir, et Dick compléta la catastrophe, en tombant assis sur le tout.

Le résultat fut piteux car Dick était énorme. Heureusement, il restait parfaitement immobile et silencieux comme tout Teddy Bear qui se respecte.

Fred, qui était un bull facétieux, témoigna d'une joie délirante en voyant Dick vautré dans la crème. Après avoir manifesté hautement ses sentiments par une série d'abolements discordants, il se livra à une danse frénétique, et ne s'arrêta qu'après avoir enroulé sa chaîne trois ou quatre fois autour du bon cop.

Celui-ci contempla le désastre d'un œil germanique et désespéré, puis il enleva doucement Fred par la peau du cou, et dégagea, comme il put, ses jambes embarrassées ; enfin il ra-

massa les débris de gâteaux, torcha Dick, et se mit en devoir de courir après les raisins, qui, semblables à des billes, fuyaient sous ses gros doigts.

Ce n'étaient pas de ces raisins de pauvres à dix sous la livre, comme les Italiens en traînent dans leurs petites voitures ; c'étaient d'énormes raisins de serre chaude à la peau fine comme une pellicule, crevant de jus, suant le sucre. Il faisait chaud... le bon cop avait soif..., sa langue était comme enduite de sciure, de bois..., il hésita..., puis mit un grain dans sa bouche!

Délices! oh! délices! Alors, toutes ses résolutions s'évanouirent. Au diable, le prestige! Au diable, la tenue! et goulument, gloutonnement, il s'empiffa de raisin à un dollar la livre et de choux à la crème ; ou du moins de ce que les rubans de mama et le... dos de Dick n'avaient pas absorbé.

Le soleil ruisselait toujours et Fred, assis sur son derrière, soufflant et tirant la langue contemplait ironiquement cette débâcle d'une conscience.

Soudain le bon cop s'immobilisa, médusé! Laisant échapper de nouveau tout son chargement, il se mit à la station réglementaire, telle une statue de bronze. Il n'osait même plus avaler les grains qui gonflaient ses joues et la moitié du chou restée en travers dans son gosier. Il ne songeait pas à essuyer, d'un revers de gant, la mousse crémeuse qui blanchissait sa moustache, non plus que les filets de jus qui coulaient de chaque côté de son menton.

Debout de l'autre côté de la rue, le fixant de ce regard inutilement sévère que prennent volontiers les gens élevés à un poste pour lequel ils ne sont pas faits, se tenait le chef ; l'homme au prestige!

Il est de fait que le bon cop n'avait rien de prestigieux à ce moment précis. La figure barbouillée, les joues gonflées d'une chique démesurée, son uniforme taché, piteusement planté au milieu des débris, avec Dick sous le bras et flanqué de Fred ironique, qui maintenant lé-

chait les papiers traînant sur le trottoir, il ne rappelait que vaguement la "dura lex sed lex".

Mais ceci lui importait peu ; ce qu'il comprenait clairement, c'est, (en style de caserne) qu'il n'y "couperait" pas d'une suspension d'un mois et peut-être pire ; et cela "mein gott" n'avait rien de drôle!!

Le chef, après avoir suffisamment joui de la stupeur de son subordonné, traversa l'avenue.

—Qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-il les yeux à demi-clos, savourant d'avance le plaisir d'écraser de sa puissance un gaillard qui aurait pu quinze jours auparavant le "fourrer au bloc" sans discussion.

"Le bon cop" fit un effort désespéré ; engloutit les six grains de raisin et le demi-chou qui s'opposaient au libre jeu de ses cordes vocales ; mais comme il allait répondre probablement une bêtise, la petite miss tomba sur lui comme un tourbillon, et lui arrachant la chaîne de Fred, qui se livrait de nouveau à une pantomime vive et animée, elle interpella un vieux monsieur qui la suivait.

—Oh! Grand-Paw, remerciez l'officier qui a gardé Fred. Il est gentil Fred, n'est-ce pas? Et Dick? oh! le méchant Dick! il s'est mis très sale en mangeant les gâteaux. Et Fred aussi a mangé les gâteaux! vous êtes très mauvais Fred, très mauvais! Vous aurez le balai de houx. Et Dick aura le balai de houx parce qu'il a été très mauvais aussi.

Mais cela ne fait pas matière, Grand-Paw vous allez m'acheter des autres gâteaux, et des autres rubans, et un autre Dick, car il est très sale celui-ci. Tenez, M. l'officier, je vous donne ce Dick, là, pour vos petits enfants. Mais vous n'en avez peut-être pas?

Les trois hommes restaient ahuris par ce flot de paroles.

Le bon cop immobile, les talons joints, le petit doigt sur la couture du pantalon, ne pensait plus à rien, il avait trop chaud et un peu mal à l'estomac ; il était anéanti!

Son chef, à la vue du vieux monsieur, s'était obséquieusement découvert.

Muchgold, car c'était LUI, n'est rien dans la boutique municipale, mais il est "Muchgold", c'est-à-dire celui qui peut acheter plusieurs aldermen et des chefs de police par douzaines.

—Eh! bien, chef, dit-il, d'un air bonhomme, je vois que ma petite fille, non contente de faire marcher son vieux grand-père comme un tonton, se mêle de donner des ordres à la police et d'employer vos hommes à garder son chien et ses paquets aux portes, c'est tout de même un peu fort, "my young lady", ce que vous avez fait là, savez-vous?

Mais, pour une fois, ajouta-t-il, autocrate et bienveillant, le chef n'aura rien vu. N'est-ce pas, chef, pour cette fois, vous n'aurez rien vu?

La bouche fendue jusqu'aux oreilles et l'échine pliée en cercle, le chef acquiesçait.

—Mais certainement, monsieur Muchgold, mais certainement, cet homme n'a fait que son devoir; il faut du doigté, pour l'application des règlements. Ce qui ne pourrait être toléré sur la 6ième Avenue, au milieu de la basse classe, est presque d'obligation sur la 5ème où nous avons affaire à la "Classe Supérieure".

Et s'adressant au bon cop toujours médusé: "C'est bien, mon ami, c'est très bien de savoir se rendre utile quand il faut... avec qui il faut."

Et ce disant il se précipita à la suite de Muchgold qui, avec un sommaire coup de doigt au chapeau s'éloignait pesamment.

Le bon cop, resté seul en compagnie de Dick, rassembla les deux ou trois idées éparses dans sa cervelle.

Puis, prenant un parti, il s'en fut, à grandes enjambées, vers la troisième Avenue, la région des bons books.

Chemin faisant, un gosse crasseux se jeta dans ses jambes; d'un vigoureux coup de bâton, il l'envoya rouler hurlant dans le ruisseau. Il n'était pas de la classe "avec qui il faut".

Le bon cop avait enfin compris les règlements.

Pierre Lorraine.



## Réponses au Cas de Conscience

Le point d'interrogation soulevé par Madame Marie-Marthe dans le dernier numéro du "Journal de Française", a fourni un courrier très volumineux.

Je ne puis, malheureusement, reproduire toutes les réponses qui nous sont parvenues. Celles que je publie, reflètent, à peu de nuances près, l'opinion de toutes les autres.

Disons, cependant, au triomphe de l'idée de Marie-Marthe que la grande majorité des correspondantes lui ont donné raison sur toute la ligne.

Ma chère Française,

Je ne crois pas qu'il faille être habite théologienne pour résoudre le cas de conscience proposé dans votre journal. Un grain de jugement ou un tant soit peu d'expérience rendra l'opinion unanime sur ce sujet.

Il n'y a pas à hésiter: une femme doit accompagner son mari partout et je n'ai jamais vu qu'agir ainsi endommageât en quoi que ce fut ses devoirs maternels. D'ailleurs, son bonheur personnel en dépend, et je connais plus d'une mère de famille qui eussent gardé toujours le père de leurs enfants près d'elles si elles avaient eu l'esprit de se faire auprès de lui sa compagne inséparable.

Dans tous les cas, le plus enfant dans le ménage étant toujours le mari, n'en déplaît à ces messieurs, je croirai la femme parfaitement justifiable de consacrer le plus de temps à celui de ses bébés qui réclame le plus impérieusement ses soins.

HEUREUSE EN MENAGE.



A Française,

En ma qualité de femme mariée et de mère de seize enfants, puis-je vous dire ma pensée sur le sujet: "Un cas de conscience", dont vous parle Madame Marie-Marthe? Si oui, voici:

S'il fallait s'occuper des remarques que veulent bien nous faire, oh! bien charitablement, nos amies d'occasion, avec lesquelles il nous faut nous rencontrer souvent, l'on ne saurait plus que faire, il vaut mieux, je crois, se laisser guider par notre cœur avec toutefois une bonne dose de raison et laisser dire autour de nous.

Je crois que Madame Marie-Marthe a tort de se troubler pour si peu. Si toutes les jeunes femmes comprenaient que leur "premier devoir" est de rendre heureux leurs maris, il y en aurait beaucoup moins de malheureuses.

Je me demande dans ce cas-ci, ce que peut bien avoir besoin un bébé de quatorze mois; le soir, quand il a reçu les soins éclairés de sa maman durant le jour, et qu'il est sous bonne garde, qu'il dorme ou non, son petit cœur d'ange ne peut pas souffrir de l'absence de sa petite maman, car à cet âge l'on oublie vite, et j'en connais de bien plus âgés qui sont bébés sous ce rapport; donc, pourquoi la maman ferait-elle ennuyer son pauvre mari? qui, lui, a besoin de se distraire tout aussi bien qu'une mère de famille a besoin de changer un peu le cours de ses idées par quelques plaisirs qui lui redonnent plus de courage à la besogne qui, parfois, est assez dure en ménage.

Petite Madame Marie-Marthe, une vieille maman vous admire, vous êtes une vaillante.

Continuez votre ligne de conduite, en dépit de vos charitables amies, c'est la plus sûre, et je suis certaine que, jusqu'à la fin du chapitre, monsieur votre mari saura apprécier l'intelligente et affectueuse petite femme que le bon Dieu lui a donnée.

MADAME LEDA.



Ma chère Française,

Madame Marie-Marthe me pardonnera de différer d'opinion avec elle, et j'en appelle à tous les vrais cœurs de mère qui en diront autant que moi.

Une mère se doit tout à son enfant; il est la chair de sa chair, le sang de son sang. Son premier devoir est pour lui, et bien qu'il soit très agréable d'aller au théâtre, ou de se procurer d'autres aimables distractions, elle doit sacrifier cela et jusqu'à son bien-être pour l'enfant qu'elle a mis au monde.

L'amour maternel est le seul amour qui survive à tous les autres amours. Il est le seul fort, le seul dévoué, le seul constant. Qui l'a jamais suspecté, qui l'a jamais ridiculisé, qui l'a jamais mis en doute?

C'est lui qui retient encore la femme au logis et la défend des tentations du dehors. Quand le mari, devenu indigne, infidèle ou alcoolique, fait de son foyer un enfer, qui retient la femme auprès de lui? Son amour pour ses enfants.

Ce doit donc être cet amour — l'amour maternel — qui doit primer l'affection conjugale allant sans cesse se refroidissant.

Voyez, dans cette triste catastrophe qui a eu lieu à Lisbonne dernièrement. La reine Amélie, partageait la voiture

avec son époux et ses enfants. Des coups de feu éclatent. Rien ne les faisait prévoir, et avant même de raisonner un seul de ses mouvements, la reine, ou plutôt la mère, se jette sur ses enfants pour leur faire un rempart de son corps. Tandis que l'époux courait le même danger, c'est à ses enfants que pense la mère.....

Ainsi doit-il en être en tout et partout. Les enfants ne doivent pas être séparés de leur mère.

UNE VRAIE.

Une lettre, signée Gertrude D. aurait dû être publiée à cause de sa grande valeur littéraire et de sa force de raisonnement, mais elle est beaucoup trop longue, et, on ne saurait l'imprimer en deux fois.

Françoise.

### On demande

Une jeune personne désire une position en qualité de gouvernante dans une famille. Elle est munie d'un diplôme de garde-malade, et des meilleures recommandations.

S'adresser à Mlle L. Pays, "Journal de Françoise", 80, rue Saint-Gabriel.



### "La Réflexion mûrit la pensée"

#### Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

#### Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

#### Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

**Henri Lanctôt**

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.

### A travers les Livres, etc.

J'accuse réception d'une conférence sur Jérusalem, faite, au profit des pauvres, par Henri d'Arles. Cette conférence, imprimée en une plaquette de luxe, est aussi intéressante à l'esprit qu'elle est agréable à l'œil.

Henri d'Arles, bien que ses écrits respirent l'exotisme, est un compatriote, et, dans le monde de nos lettres, il a conquis une place que les esthètes lui envieront peut-être.

M. ab der Halden a bien un peu plaisanté le genre supra-délicat du jeune écrivain, dans ses "Nouvelles Etudes de la Littérature canadienne", mais il y a en même temps grandement laissé percer sa sympathie pour son verbe poétique et gracieux.

Il est de fait que la manière d'Henri d'Arles respire le maniérisme et l'afféterie; son style n'a rien de viril et de vigoureusement vertébré; il nage trop volontiers en plein bleu, et les cimes où il se réfugie sans cesse touchent parfois aux nuées... Qui voudrait, cependant, le lui reprocher trop durement en ces jours de boue et de chair triste!

Peut-être aussi son genre est-il celui qui convient aux sujets qu'il traite. Il faut des pastels très légers pour décrire les théories de couleurs des "Propos d'Art", et les étoiles d'Orient ont des clartés si douces, elles donnent des rêves de beauté si irrésolue, qu'il n'y a que des propos teintés de lune qui puissent les traduire...

Ce qui est aussi transparent à travers les écrits d'Henri d'Arles que le ciel oriental dont il nous entretient, c'est l'âme de l'écrivain: elle est pure, elle est limpide; la poésie, l'art se la partagent et l'absorbent. Un parfum de naïveté toujours jeune se dégage de ces mots choisis, flous, vaporeux, et, ce parfum ne déplaît pas.

Je ne m'étonne donc plus qu'Henri d'Arles reste sympathique à ceux qui l'observent et l'étudient.

Deux Dominicains du pays sont entrés dans les lettres, et rien n'est plus curieux que le genre de chacun d'eux.

L'un, Henri d'Arles, trempe sa plume dans le miel, l'autre, Raphaël Gervais, plonge la sienne dans le vinaigre.

Ou plutôt, la plume du premier est un pinceau chargé des plus tendres couleurs; le second manie la sienne à peu près comme fait de son gourdin, un robuste Hibernien, un jour de foire. Avec cette différence que l'escrime de celui-là, plus savante et calculée, ne frappe pas indifféremment ceux qui se trouvent à sa portée, mais attrappe surtout, les individus que, dans sa pensée, il a particulièrement visés.

Si j'ose, toute profane que je suis, exprimer ma petite opinion sur un sujet comme celui-ci, je dirai que j'admire deux choses, dans ce procédé: le talent avec lequel l'écrivain manie son arme, — bien qu'il la mette parfois au service d'idées étroites et ultramontaines, — et sa crânerie à déclarer franc et net, son opinion, au risque d'encourir les plus hautes disgrâces, ainsi qu'il lui est arrivé, il n'y a pas encore très longtemps.

Si, dans la position exceptionnelle où se trouve Raphaël Gervais, sa combativité grande est déplorable au point de vue de l'exemple à donner et de la charité à garder, elle repose, au moins, de cette "diplomatie à quatre pattes", — comme l'appelle Clémenceau — dont tant de gens, en notre pays, entortille leur dire.

Je me permettrai toutefois de faire remarquer à Raphaël Gervais, que, si des femmes ont trop souvent le tort de délaisser la quenouille pour des travaux intellectuels, en de certaines mains, une croix est plus à sa place qu'une plume, et que le plus beau geste est encore d'absoudre et de bénir.

♦ ♦ ♦

La "Revue Canadienne" change de maison. De la direction de M. Alphonse Leclaire, elle passe à celle de l'Université Laval, de Montréal.

Je dois avouer que j'attendais des merveilles de ce changement. Mais, hélas! la "Revue Canadienne" ennuyeuse, ah, combien — comme disent les décadents — sous le règne de son ancien directeur, continue de l'être, sous ses maîtres nouveaux, avec une constance que rien ne rebute.

Ce qu'il faudrait à la vieille Revue pour la reverdir un brin, pour lui donner de la vie et du mouvement, je ne le sais pas au juste.

Il ne m'appartient pas d'ailleurs de donner des conseils à mes supérieurs, je ne puis que constater un fait et me permettre de le regretter.

Françoise.

### L'art dentaire il y a 2000 ans

Le professeur Galli publie dans la "Revista Italiana di Odontologia", une magistrale étude sur "la prothèse dentaire chez les Etrusques au quatrième siècle avant l'ère chrétienne". Un crâne mis au jour dans la nécropole de Falerii, près de Civita Castellana, lui a permis d'établir que dès cet époque lointaine, la science et l'habileté des dentistes étrusques ne le cédaient en rien à celles des modernes praticiens. Dans ce qui fut, en effet, la bouche de ce crâne, on remarque quatre capsules d'or, dont deux, recouvrant des dents naturelles, servant à les protéger, tandis que les deux autres employées comme dents artificielles, tiennent la place et l'office de molaires absentes. C'est probablement le travail dit "en pont", le "Bridge Work".

L'étude et l'amitié sont les consolatrices qui nous accompagnent le plus loin dans la vie.—Sainte-Beuve.

### MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de jaisement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs. Tassin thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.



## Josellys le Troubadour

(LEGENDE DU MOYEN-AGE.)

QUAND Josellys arriva au seuil du Paradis, il faisait une claire matinée de printemps : il est toujours printemps au Paradis. Tandis qu'autour de lui voltigeaient oiseaux et papillons inconnus de la terre, que mille fleurs aux pétales exquisement ciselés s'épanouissaient à ses côtés, Josellys, fatigué de son long voyage, s'étendit sur le gazon, y posa son luth et, fermant à demi les yeux, songea.

Mon Dieu! qu'il est donc loin le Paradis! Comme il avait fallu cheminer longtemps et par de rudes sentiers! Quelles souffrances! Quel passé!

Le passé! Josellys y pensait avec effort et vaguement. Noyée dans la brume de ses souvenirs, son existence sur la terre lointaine! Seule, une étoile perçait le voile épais, astre brillant, tôt disparu, hélas! C'était Mariella, la joie de ses yeux, le seul sourire de sa vie errante: sa douce enfant, morte à quinze ans, et qu'il allait revoir au paradis!...

Car c'était pour elle qu'il était là; pour elle que, laissant la terre, il était parti, un jour, par ces sentiers menés au but de ses rêves! Si longs et escarpés qui l'avaient, enfin, gués lui avaient paru les deux années d'absence!

Et maintenant, comment entrer au Paradis? Comment ouvrir cette porte éblouissante qui se dressait entre lui et sa Mariella?...

Ah! Josellys n'avait pas réfléchi à tout cela! Il s'était dit en chemin que, là-haut, sa fille l'apercevant viendrait à sa rencontre...

Mais à cette heure, l'espoir s'évanouissait et, se voyant seul, sans une âme à qui dire sa peine, Josellys pleura...

Quand la douleur s'exhale de cœurs vulgaires, rude est la plainte, et âpre, et amère désespérément. Le poète, lui, avait son luth et il chanta.

Il chanta sa peine au seuil du Paradis, Josellys, le troubadour. Or, Pierre, ayant ouï des sanglots, vint à la porte d'or et l'entr'ouvrit.

Oh! la splendide vision! Une clarté sereine s'épandait à flots, et, dans les rayons de ce soleil éternellement lumineux, se jouait une foule d'anges et d'enfants.

Transporté de joie, Josellys oublia ses larmes, joignit les mains, se prosterna.

"Hé! beau chanteur! dit saint Pierre, que te prend-il de troubler les échos de l'Eden? Es-tu donc si pressé d'entrer au Paradis que tu t'arrêtes à muser au dehors?"

—Ah! grand Apôtre, dit Josellys tout ému, merci de votre obligeance. Je n'osais frapper et vous m'avez ouvert; grâce à vous!

—Halte-là! brave homme, reprit le saint portier: laisse-moi voir mon grand livre. Comme âne en moulin, on n'entre pas au Paradis."

Et, pour interroger son registre, Pierre sans façons, referma la porte.

Point longue ne fut la recherche; et, rébarbatif, l'apôtre reparut.

"Entrer au Paradis! un mécréant pareil! Y connais-tu seulement une âme?"

—Grand saint, Mariella ma douce y est depuis deux ans déjà.

—Eh bien! elle peut sortir, si elle veut te rejoindre, car de longtemps à tel païen je n'ouvrirai la porte dont le Créateur me confia la garde. Quels sont les titres dont tu te prévaux?"

—Hélas! je reconnais bien ne pas avoir beaucoup pensé à l'autre vie; mais, du moins, jamais grièvement n'ai-je offensé le Dieu Très-Haut!

—Ah! vraiment? Eh bien! je te dis, moi, que grâce perdues pèsent dans ma balance. Or, Dieu, mon Maître, t'avait départi des dons précieux. Qu'en as-tu fait? Cherche dans ta mémoire!"

Josellys eut un frisson... Oui, certes, il avait parcouru cours et châteaux, rhapsode célèbre, contant de merveilleuses choses en s'accompa-

gnant de son luth... Il avait chanté la guerre sainte, la lointaine équipée en terre de Jérusalem, le courage des preux, il avait exalté la magnificence des seigneurs et la beauté doucement fière des nobles dames.

Parfois, il est vrai, les louanges l'avaient grisé et un subtil sentiment d'orgueil s'était emparé de lui. Mais qu'importe? Est-ce pour cela qu'il se verrait repoussé et banni du séjour de la paix où habitait sa Mariella? Ah! s'il lui était donné de revenir sur terre, il emploierait mieux son talent! Chanter Dieu, sa gloire et ses bienfaits: voilà le thème sur lequel il composerait ses plus belles mélodies. "Ayez pitié! saint apôtre, ayez pitié! Laissez-moi voir ma chère Mariella qui, elle, si dévote fut toujours au Seigneur Jésus et à sa sainte Mère!"

Pierre le pêcheur n'est pas tendre: "Le Purgatoire est fait pour toi, mon ami; c'est tout juste si tu n'es pas condamné à la Géhenne. Que mettent à ton actif les vertus de ta fille?... Passe ton chemin!"

La porte, lentement, se referma, et, désespéré, Josellys s'affaissa en sanglotant.

Tout à coup, une mélodie merveilleusement suave arriva du ciel jusqu'à lui. Ou, déjà, avait-il entendu cette exquise cantilène? Une voix douce commençait; le chœur répétait après elle des paroles qu'il ne parvenait pas à saisir, et, pourtant, il avait ouï cette voix et ce chant; une pensée, rapide comme l'éclair, lui traversa l'esprit, et, avant que saint Pierre eût refermé le battant d'or, Josellys était là, plongeant son regard dans le Paradis.

Irrité de cette insistance, saint Pierre allait protester, quand, surpris il resta immobile! Josellys chantait avec les anges. Oubliant sa sévérité d'antan, le pêcheur apôtre écouta:

O Très haute et puissante Dame.

O douce Vierge, ô sainte Mère, Marie!

Ton nom est suave comme un chant d'amour.

Quand mes lèvres le répètent, je suis ravi par sa douceur;

Quand ma pensée me le rappelle, je me sens voler à toi, ô Marie!

Mon cœur t'aime, douce Vierge, sainte Mère, mon cœur t'aime.

Si l'homme pleure, tu te penches pour le consoler,

Notre-Dame, Marie!

S'il est las, ta main le soutient.

Notre-Dame, Marie!

Sois bénie pour ta bonté, ô toi, Mère du Sauveur Jésus!

Que les Anges du Ciel unissent leurs concerts à mes faibles louanges et te disent:

Gloires, honneur et amour dans tous les siècles.

Et la voix de Josellys s'éleva seule, pure et joyeuse:

"Plaise à toi, divine Marie, miséricorde et douce Reine, faire entrer dans ton ciel Josellys le troubadour!"

Un frémissement parcourut les phalanges saintes, et tous les élus s'inclinèrent. Marie passait.

Vêtue de blanc, un lambeau de firmament lui servait de ceinture. Douze étoiles nimbaient son front, et des anges, la tête penchée, lui faisaient escorte.

Souriante, elle s'arrêta auprès de Mariella dont elle prit la main doucement, et toutes deux s'en allèrent à la porte du Paradis.

Josellys, les yeux brillants, les regardait venir en éternisant son dernier accord.

Elles approchaient... Plus qu'un pas... Et Marie, tendant à Josellys sa droite aux doigts fuselés, laissa tomber sur lui, douces comme le son du cristal, ces paroles que ravi, tout le Ciel écouta:

"Oui, mon fils, sois en paix. Nul n'a jamais invoqué mon nom en vain. Ta Mariella te sera rendue, et, pour cet hymne que tu m'as consacré, je t'octroierai le Paradis."

Pour répondre, Josellys ouvrit les lèvres: "A toi, pour jamais, noble Reine, mon cœur, ma voix et mon luth!" Et, dans l'ivresse de son bonheur, il voulut courir à sa Mariella...

Plus rien ne restait de la vision sublime... Une ville, non loin, s'annonçait, et, dans l'atmosphère limpide, une cloche, pieusement, tintait l'"Angelus".

Le troubadour, étonné, se leva: plus de Paradis, plus d'anges, plus de Vierges, plus de Mariella.

Seul, son luth, tombant à ses pieds, rendit un son plaintif, com-

me s'il voulait, lui, résumer la réalité et le rêve.

Josellys regarda ce vieil ami, puis, levant les yeux, vit la première étoile qui s'allumait là-haut: "Douce Reine!" fit-il. Puis, il reprit l'instrument, jeta autour de lui comme un muet et suprême adieu, s'acheminant vers la ville.

Le son de la cloche semblait le guider. Le voici, enfin, devant une porte de forme ogivale, dont il souleva l'énorme marteau de bronze. Un Frère accourut au guichet: "Le Père Abbé", demanda Josellys. Le lourd battant s'ouvrit et laissa passer le visiteur. Puis, sans mot dire, le convers l'introduisit dans une salle blanche et nue où le prier ne tarda pas à le rejoindre:

"Mon Père, dit Josellys en s'agenouillant, je viens oublier ici tout ce qui, hier encore, faisait ma gloire. Si, fatigué de sa vie errante, un pauvre rhapsode ne vous est pas à charge, le laisserez-vous se faire céans le serviteur de tous et consacrer sa voix et son luth à la Vierge Immaculée?"

Le Père Abbé ouvrit ses grands bras: "Soyez le bienvenu, mon fils!"

Et c'est ainsi que Josellys, revenu du Paradis, laissa chansons et ballades pour servir, honorer et louer la très douce Marie.

Lorsque, bien des années plus tard, il fut près de mourir, on entendit dans sa cellule de suaves accents qu'il semblait connaître; ses yeux ravis contemplaient un invisible spectacle, et, dans un dernier effort, sa voix s'éleva, mélodieuse. "Plaise à toi, divine Marie, miséricordieuse et douce Reine, réunir à tes pieds Josellys et Mariella!"

Et l'on dit qu'à l'heure où l'âme du moine s'envola, le luth, fidèle compagnon du troubadour, douloureux, brisa ses cordes.

Miss Keykell.

("Le Foyer".)

A notre époque de clinquant, on est heureux de pouvoir compter sur une marchandise qui vaille ce qui est annoncé. Tels sont les chapeaux qui sortent des Salons Mille-Fleurs, rue Sainte-Catherine-Est.

## Premier astre, premier œil

QUAND les premières brumes du soir commencent de paraître ; quand tout se pâme peu à peu, et que l'air devient de plus en plus coï ; alors, douceur de lever notre front brûlant vers un ciel rafraîchissant !... Mais n'y cherchons pas encore un bel essaim de charmantes étoiles, car une seule a osé sortir de cette vaste ruche d'azur crépusculaire. Mon Dieu, quelle étoile unique ! On dirait que le crépuscule nous l'accorde en compensation d'un soleil ravi. Tiens, voici que, un par un, cent par cent, d'autres astres viennent peupler cet immense désert de tout à l'heure. Alors, de cette étoile idéale tant caressée tout d'abord, nous détachons petit à petit notre regard ébloui pour vénérer uniquement les astres nouveaux.



Et je pense au corps, ce mur de neige, derrière lequel s'abrite énigmatiquement l'âme de chacun de nous. Aussi, combien d'êtres, les uns aux autres destinés, ne se réuniront jamais sur la terre, parce qu'ils ne peuvent se deviner, se pénétrer, à travers l'énigme que renferme chaque physionomie.—Parfois, qui de nous ne voudrait posséder ce don : voir le fond dernier des autres âmes. — Mais il viendra un jour où le bon soleil du trépas fera fondre la neige de nos corps, et, alors, les âmes, restées les unes aux astres à jamais murées ici-bas, se rejoindront dans des rendez-vous insoupçonnés où elles se connaîtront et se confondront pour toujours ! D'ici là, soyons aisément pénétrables, si nous voulons être pénétrants.

Jean de Canada.

Une maison à l'honneur du commerce montréalais, c'est Mille-Fleurs, l'élégant et coquet Salon de Modes, 527, rue Sainte-Catherine-Est. Elle a fait sa marque et restera dorénavant dans les fastes de l'élégance.

## Concours de popularité

Pour le recrutement des abonnés

1er PRIX, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

**Un voyage en Europe et retour**

2ième PRIX, (150 abonnements nouveaux),

**UN PIANO DE \$300.00**

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou dame.

3ième PRIX, (75 nouveaux abonnements),

**Un phonographe Pathé**

4ième PRIX, (50 nouveaux abonnements),

**MONTRE pour MONSIEUR**

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis) ; spirale Bréguet ; régulateur breveté, ajusté.

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats, avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de \$60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (35 nouveaux abonnements),

**Un pupitre avec combinaison de bibliothèque**

6ième PRIX, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à \$25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Ste-Catherine-Est.

OU BIEN

7ième PRIX, (10 abonnements nouveaux). Un réticule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou

une épingle de cravate, ou bien une pendule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

"LE JOURNAL DE FRANÇOISE",  
80, rue Saint-Gabriel,  
Montréal.

## Notes sur la Mode

UN mot en passant sur une mode excentrique et bizarre,—car il y a une mode pour les chiens comme il y a une mode pour les gens — c'est la boucle d'oreille pour les toutous.

L'ornement en question est, en réalité, une bordure ciselée, en or, avec pierres fines, s'il vous plaît, maintenue par quatre boutons, deux en haut sur les deux côtés, deux dans le bas de l'oreille. Sachez qu'un chien quelle que soit sa beauté, n'est pas chic s'il ne porte pas de boucles d'oreilles.

Mais causons plutôt de modes pour les gens.

L'écharpe devient de plus en plus en vogue. "Ce plus féminin de tous les ornements" semble résister à toutes les innovations, et, sans elle, il n'y a plus de véritable élégance. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les fantaisies, de tous les tissus: tulle, voile, soie, crêpe de Chine et dentelle.

Les jupes continueront d'être très "cloche", collantes du haut et fort amples du bas.

La jaquette Empire est ressuscitée: le haut ressemble à un boléro avec plis à la taille ce qui n'est guère avantageux. La grande jaquette longue, style Louis XV, est plus chic, ainsi que celle échancrée sur les hanches.

La manche japonaise est sacrifiée ; on revient à la manche gigot, bouffant un peu sur l'épaule, et serrant un peu fortement l'avant-bras. Il y a des manches tellement longues qu'elles adoptent la forme mitaine, recouvrent une partie de la main.

Les teintes les plus en faveur sont le bleu japonais, un bleu assez foncé, puis les nuances de "violette de Parme", les verts anciens et les kakis dont la vogue, quoique ancienne subsiste toujours.

Cigarette.

### Propos d'Etiquette

*D. --- Peut-on parler dans un salon à une dame près de qui l'on est placée et à qui l'on n'a pas été présentée ?*

R.—Certainement.

*D. — Peut-on ensuite, quand on rencontre dans la rue cette même personne à qui l'on a parlé sans présentation, la saluer ?*

R.—Non.

*D. — Si vous avez à vous nommer, devez-vous faire précéder votre nom de l'appellation de monsieur ou madame ?*

R.—Une femme peut faire précéder son nom de l'épithète de: Madame. Un homme, jamais, ce serait ridicule.

### Lady Etiquette.

Comme la santé, la beauté souffre des rigueurs de l'hiver. Mais on peut, quand même, braver les intempéries quand on a un chapeau qui vous coiffe bien et qui vous protège, tout en ne cessant d'être seyant à la figure. Vous trouverez ces qualités en vous adressant au magasin de modes de Madame Pageau qui sait arranger ses chapeaux de manière à convenir à tous les temps et à toutes les saisons. Ce n'est pas un talent médiocre qu'a cette remarquable modiste ; elle a vraiment toutes les qualités qui font l'artiste, et rien de vulgaire ou d'inélegant ne sort de son établissement.

Mme PAGEAU,

769, rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA. En vente partout, 25 cents la bouteille

## Chronique

DEUX lettres de femmes, publiées dans les journaux, ont occupé l'attention publique de différente façon.

En effet, tandis que l'une a été encensée par tous nos confrères, l'autre a eu ce que l'on appelle une "mauvaise presse".

Sur l'initiative de M. Truffier, qui n'est pas seulement un bon comédien et un auteur distingué, mais aussi un homme d'esprit et de cœur puisqu'il est féministe — le Comité d'administration de la Comédie Française avait voté à l'unanimité l'admission de Mme Bartet. C'était un beau geste, bien fait pour réjouir les partisans du progrès féminin.

Dans une lettre rendue publique, Mme Bartet se récusait et invoquait son peu de qualités administratives pour motiver son refus.

Les compliments sur sa modestie ne manqueront pas à la "divine" artiste. Elle me pardonnera d'ajouter à ce concert de louanges la note discordante du blâme.

A mon humble avis, Mme Bartet a eu tort de refuser, et, à moins que ce ne soit pour donner une leçon à certains de ses camarades masculins, le tort encore plus grand de déclarer ne pas se sentir les aptitudes qu'aucun d'eux n'a jamais avoué ne pas posséder pleinement.

Toutes les fois qu'une femme a l'air d'approuver la théorie de l'infériorité des femmes — que leur exclusion du Comité d'administration semblait ériger en principe, — elle commet une action blâmable. Et, dans le cas qui nous occupe, en refusant sous un prétexte, l'honneur d'être la première femme admise au sein de ce Comité, elle en ferme l'accès aux autres, à celles qui, elles, se seraient peut-être senties les facultés administratives que sa pseudo-modestie lui fait décliner. Car il est à craindre que l'échec de cette tentative de féminis-

me ou plutôt d'impartialité de la part des membres du Comité d'administration n'y recule pour longtemps l'entrée des femmes.

Et il faut avouer que Mme Bartet, dont le talent nous a fait passer tant de soirées délicieuses, n'a aucun droit, cette fois, à nos applaudissements.

Il est plus difficile pour moi, plus délicat surtout, de blâmer notre éminente collaboratrice Marcelle Tinayre.

Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué, à la lecture d'une lettre très amusante, — je dois l'avouer — qu'elle a écrite au "Temps", bien imprudemment en tout cas, car elle n'était pas encore officiellement décorée, — pour dire qu'elle ne porterait pas sa croix d'honneur.

Je m'étais laissé dire qu'on n'accorderait cette distinction qu'à ceux qui l'avaient sollicitée...

Qu'on l'ait demandée pour elle, puisqu'elle nous dit qu'elle n'a rien fait pour l'obtenir et qu'elle a même dissuadé ses amis de la demander, rien ne nous autorise à en douter.

On m'avait dit aussi que la signature de la personne pour laquelle on sollicite la croix est nécessaire. Il me semble qu'en ce cas, il était encore plus simple de ne point donner cette signature que de ne point porter le ruban rouge, ce joli ruban, au sujet duquel sa couturière fut si émue qu'elle lui enfonçait des épingles dans le dos, lui disant: "Madame, je vous en prie, portez le ruban rouge ; ça fera si bien sur votre "tailleur" noir !"

Madame Tinayre ajoute: "Cette profonde pensée, que je médite encore, ne me décide pas d'arborer, même sur le "tailleur" noir, cette "étoile des braves !"

"Car c'est l'étoile des braves, ô Napoléon ! Mme de Staël, qui était presque un homme, ne l'a pas eue.

"L'empereur misogyne doit bien souffrir dans l'autre monde en voyant cette croix sur des poitrines qui ne ressemblent pas — heureusement ! — aux robustes torses de ses grenadiers. J'épargnerai cette douleur aux mânes de Napoléon, fondateur

de l'Ordre. Je ne porterai pas ce joli ruban et cette jolie croix, parce que je ne pourrai plus aller en tramway ou dans le métro sans susciter la curiosité de mes voisins. "Tiens, penseraient-ils, voilà une femme qui a dû être religieuse et soigner des pestiférés... Elle est bien jeune tout de même, pour avoir été cantinière en 1870! Alors! Non, non, ça me gênerait!"

Cette profession de foi n'a pas eu le succès que son auteur en attendait peut-être et, en dehors de la véritable levée de boucliers qu'elle a suscitée contre elle, elle a amené un résultat sans doute plus inattendu encore par elle, c'est cette sentence inscrite sur son dossier, à l'examen de la proposition faite par M. Briand: "Ne peut être accueillie actuellement".

Certes, Mme Tinayre a perdu une bonne occasion de se taire... Mais la leçon est dure... Admettons que le désir de faire de l'esprit lui ait fait dire des bêtises, cela peut arriver à tout le monde. Mais vraiment! on eût dit que les journalistes avaient reçu une injure personnelle.

Après tout, Mme Tinayre avait bien le droit de ne pas porter la croix, après l'avoir ou ne pas l'avoir demandée. J'entends bien qu'en disant que cela la regarde, je m'expose à ce qu'on me réponde que cela ne regardait qu'elle et non le public qu'on a eu le tort de vouloir informer de ce grave événement.

Mme Tinayre, par sa lettre, froissait trop de susceptibilité pour qu'on la lui pardonnât facilement.

Destinée, dans l'esprit de son auteur, à faire sourire, elle a fait fulminer. C'est qu'elle semblait s'attaquer — ce dont elle s'est fort défendue d'ailleurs — certaines institutions, voire même certaines opinions... et qu'en blessant les amours-propres, elle a mis contre elle deux catégories de gens: ceux qui sont décorés et portent — non sans fierté leur décoration, et ceux qui ne le sont pas mais voudraient l'être... c'est-à-dire: tout le monde.

Pauvre Mme Tinayre, combien elle doit regretter des boutades qu'elle jugeait inoffensives!... Elle a appris à ses dépens la vérité du dicton populaire: "Trop parler nuit" et aussi qu'il est bien vrai que chacun ici-bas, qu'il le veuille ou non, est obligé de "porter sa croix!..."

Mais si l'élève Tinayre, "mise en retenue, comme l'a dit un des plus spirituels membres du Conseil de l'Ordre, pour avoir trop parlé et trop écrit," peut encore espérer pour la prochaine promotion, une distinction qu'en somme son talent méritait, il faudra pour cela qu'elle obtienne, par son silence, quelques notes de sagesse... C'est égal!... Je sais une grande tragédienne qui a dû bien s'amuser ces jours-ci . . . . .

Nous sortons à peine de la série des embrassades de janvier et les hygiénistes viennent nous faire frémir au sujet des dangers que cette série nous a fait courir.

Si ces messieurs continuent, non seulement nous n'oserons plus rien manger ni boire, mais, privés de toutes ces joies matérielles, nous n'aurons même plus le refuge des joies sentimentales; nous ne pourrons plus goûter ni amour ni amitié ou du moins il nous sera défendu de manifester ces sentiments par le baiser, car le baiser, c'est le piège du microbe.

Il y a déjà quelques années que l'on avait vaguement parlé de cette décevante découverte, mais aujourd'hui c'est avec des preuves à l'appui qu'une revue américaine, la "North American Review", la confirme.

Et c'est en France, paraît-il, que l'expérience dont parle la revue a été faite.

Deux jeunes gens de bonne volonté se sont présentés, l'un complètement rasé, l'autre pourvu d'une moustache épaisse. On les a laissés se promener dans Paris, au gré de leur fantaisie, dans les théâtres, dans les musées, partout où il leur a plu d'aller. On a mené ensuite ces jeunes gens de bonne volonté dans un la-

boratoire où les attendait une jeune fille de meilleure volonté encore, et cette jeune fille tendit ses lèvres, — qui avaient été, au préalable purifiées suivant les méthodes les plus scientifiques, — au baiser du jeune homme rasé. Tout aussitôt une brosse stérilisée enleva de ses lèvres les microbes qu'y avait apportés ce baiser, et ses lèvres de nouveau purifiées, ses lèvres auxquelles la science avait "refait une virginité" se tendirent vers celles du jeune homme moustachu.

Après ce nouveau baiser, nouvelle cueillette de microbes lesquels, suivant les prescriptions les plus rigoureuses, furent enfermés dans deux éprouvettes hermétiquement closes.

Au bout de quatre jours, on ouvrit les éprouvettes. On put constater alors que le résidu provenant du baiser du jeune homme sans moustache contenaient des germes et des fragments à peu près inoffensifs, tandis que le tube du jeune homme à moustache contenait les microbes les plus dangereux. Microbes de la tuberculose, de la diphtérie, germes divers de la putréfaction, presque aucun ne manquait à l'appel... pas même un horrible duvet provenant de la patte d'une araignée!!!

Malheureuse jeune fille!... "Qu'est-ce qu'elle avait pris?" comme on dit aujourd'hui.

D'ailleurs, il y a longtemps que Musset l'a dit:

"Il faut se méfier, ma chère, des moustaches..."

Mais s'il suffisait d'être imberbe, on aurait vite le remède, d'autant plus que la mode a une tendance marquée à imiter les Yankees qui, à quelques exceptions près, se font scrupuleusement raser.

Malheureusement les savants ont fait des expériences — très sérieuses cette fois — qui indiquent que le baiser — avec ou sans moustaches — porte son danger en lui-même. Et pour que l'amitié soit aussi mal traitée que l'amour, ils nous disent que la poignée de main est presque aussi dangereuse que le baiser. Oh! Mesdames, allons-nous être obligées de nous contenter du salut militaire?

PARRHISIA.

("La Française".)

## PETIT CROQUIS

## La bonne Pension

TRouver une bonne pension, où la nourriture soit substantielle et saine, la nappe immaculée et le service satisfaisant, n'est point chose aisée. Je me faisais ces réflexions, errant par les rues, sous l'égide du hasard. Enfin j'avisais une maison de bonne apparence, qui se recommandait par une enseigne de lettres blanches sur fond bleu, aux gens de mon espèce. Je sonnai; une dame accorte, me vint ouvrir. Après quelques renseignements réciproques, nous convînmes du prix.

Si la chambre était passable, les steaks résistaient parfois aux assauts d'un couteau pourtant courageux, et qui, s'il fallait en croire vraisemblablement son fil émoussé, en avait vu de durs. "A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire", pensai-je, dans ma douce philosophie; par ailleurs, mon appétit ne décroissait point à ces luttes épiques. J'eus continué à absorber ces steakes qui se rébellaient nerveusement avant que de descendre dans mes profondeurs stomacales, si fortuitement je n'avais assisté à la préparation de la mixture innommable qui servait à confectionner les sauces. Un soir, donc, l'envie me prit d'inspecter la cuisine. Quelques mots d'une banalité automnale négocièrent mon entrée. Mon aimable emphytrionne et son cousin, — il y a des cousins partout — faisaient un travail étrange dont je m'expliquais mal le but. Le cousin agitait dans une baignoire d'enfant oxydée par les injures du temps, un mélange fumant dont l'odeur âcre incommodait. A crapeton, sur le plancher, madame maintenait tendue sur un récipient une toile grossière et grisâtre, sur laquelle, elle se préparait à recevoir pour le filtrer, le liquide louche.

L'opération s'effectua devant moi. — Vous voulez, sans doute, une so-

lution de savon noir, hasardai-je bénévolement?

— Oh! non, monsieur, reprit l'excellente dame, les yeux ronds, c'est de la Bonne graisse que j'ai refondue. Il y avait des... petits vers dedans, et vous savez, je suis très propre, moi....

Je fus abasourdi et sentais gronder en moi, prêts à la restitution, les steaks si héroïquement découpés. Comme il arrive souvent dans les situations graves, je ne trouvai aucune répartie.

Le lendemain, ma note réglée, je prétextais un voyage lointain et de longue durée, pour m'évader de la... bonne pension...

Paul de Briqueville.

## Conseils Utiles

TACHES DE GRAISSE OU D'ENCRE SUR LES TAPIS. — On enlève les taches de tapis en les recouvrant avec de la farine ou du maïs sec, et en épinglant un papier au-dessus. Répétez ce procédé à six heures d'intervalles jusqu'à disparition de la graisse en ayant soin de brosser la farine précédente avant de remettre la nouvelle. Pour de l'encre, recouvrez immédiatement avec du papier buvard et renouvelez autant de fois qu'il est nécessaire.

IVOIRE SCULPTE. — On peut nettoyer l'ivoire avec une pâte composée de sciure et de quelques gouttes de citron. Recouvrir l'ivoire avec une épaisse couche de cette pâte et laisser sécher. Enlevez avec une brosse à ongles en brossant bien soigneusement dans tous les coins.

## Recettes Faciles

NOUILLETES AUX OEUFS MARGE, SAUCE PAYSANNE. — Faites cuire une boîte d'une livre pour six personnes de Nouillettes aux œufs Marge, dans l'eau bouillante pendant 10 à 15 minutes.

Faites un roux blond avec beurre et "Farine-Marge", mélangez avec champignons et oignons sautés au beurre, ajoutez deux jaunes d'œufs, assaisonnez, versez sur vos "Nouil-

lettes aux œufs Marge" bien égouttées, mélangez le tout et servez.

OEUFS AU MIROIR. — Mettez du beurre frais ou fondu dans un plat allant au feu, ou de très petites coquilles, tandis que dans le plat vous pouvez casser à la fois, mais doucement pour ne pas les écraser, huit ou dix œufs; quand le blanc n'est plus glaireux, c'est cuit; mettez sur chaque œuf un grain de sel et de poivre, et versez sur le tout un peu de crème.

GELEE D'AMANDES. — Prenez une once d'amandes douces, dix à douze d'amandes amères, deux onces de sucre blanc, un demiard d'eau. Broyez les amandes dans un mortier jusqu'à ce que le tout forme une pâte; ajoutez l'eau graduellement en brassant, coulez. Faites ensuite fondre une once de gélatine dans un demiard d'eau. Mêlez le tout, ajoutez du sucre au besoin et des essences au goût.

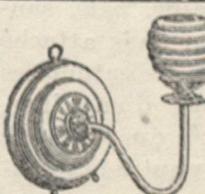
C'est l'Angélica souveraine

C'est l'ardente et blonde liqueur

Fleur des monts et fruit de la plaine,

Neige au front et soleil au cœur.

RENE SAIB.



La Veilleuse en Nickel

**Montreal BEAUTY**

Toute une nuit d'éclairage pour un quart de cent, sans odeur ni fumée.

Prix : 90c.; par la Poste, 10c. de plus.

**L.-J.-A. SURVEYER,**  
52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

**JEAN DESHAYES, Graphologue**  
873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

**Quenneville & Guérin**

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.  
6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1887 Ste-Catherine Est.

# La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

Ce que fut, pendant trois heures, la défense du village par deux bataillons français entourés de canons allemands, de masses ennemies croissant sans cesse, l'histoire impartiale l'a noté. Tous le savent aujourd'hui. Mais dans l'apothéose dressée, Pierre revoit certains détails, l'agonie d'une poignée d'hommes conduits par son père, le capitaine Jean de Lestrac, de quelques soldats seuls survivants d'une compagnie chargée de la défense de la ferme.

Pendant les dernières minutes de la lutte, dans la salle enfumée où ils s'étaient retirés, où des blessés se relevaient pour faire une dernière fois le coup de feu, à la lueur du grand soleil d'août entrant par les brèches, crevant les murs et le toit, on vit tout à coup le capitaine, pâle, sanglant, hissé, soutenu, puis attaché par quelques fidèles exécutant ses derniers ordres, au long d'un pilier, sorte de colonne placée au centre de la salle, soutenant la poutre maîtresse du plafond.

Comme tous les anciens des Lestrac tombés pour leur pays, il avait eu cette idée: mourir debout, lui aussi, debout quand même. Dans un effort de volonté, il se raidit, releva la tête, dominant la lutte. Le corps était droit, les épaules remontées, es bras relevés, soutenus aux coudes. La main crispée sur la garde d'or du sabre esquissa encore quelques gestes, puis le bras s'abandonna inerte.

Ainsi dressé, et sentant l'heure venue, ses yeux voilés d'agonie eurent la vision totale du sacrifice accompli par tous ces humbles, ces soldats tombés qui n'avaient pas faibli et, simplement, au pays malheureux faisaient le don de leurs vies. Alors son

âme de chef et de père heureuse, fière, eut un dernier cri:

—Merci... mes amis... mes enfants... cria-t-il. C'est bien!

L'ennemi pouvait paraître.

Tous ceux qui avaient pu se traîner vers lui en un suprême effort étaient là, sous son regard décoloré, à ses pieds, couchés, alignés comme pour un appel, une dernière revue qu'il aurait eu à passer.

Sur le seuil, les Allemands s'arrêtèrent, toute leur rage tombée subitement devant la grandeur du spectacle. Quelques officiers pénétrèrent dans la salle. L'un d'eux, plus hardi, un jeune, enjamba les morts entassés, s'approcha du pilier et, furieux, heurta le crucifié du pommeau de son épée. Mais le cœur ne battait plus. Le cœur mort ne répondit pas, ne sentit pas cette dernière insulte. Les yeux calmes, impassibles, où se lisait l'abnégation superbe qui avait fait ces héros, ne voyaient plus les choses d'ici-bas, et, entr'ouverts à la gloire, loin d'ici, dédaignaient cette petite lâcheté du vainqueur.

Le lendemain, très tard, presque à la nuit, dans le jardin on fit un grand trou et on les enterra tous, en tas. Le dernier jeté, ce fut lui. Comme il était resté attaché à son pilier, le regard toujours levé, semblant prier et veiller tous ces morts, "ses enfants", ses bras raidis gardèrent jusque dans la tombe leur grand geste entr'ouvert, ce geste qui fit dire plus tard au vieux sergent Frimaudeau revenu au pays:

—Comment est mort votre père, mon petit?... Comme un Jésus, vous dis-je... En croix!

Pierre avait dix ans lorsque ce récit lui fut fait. Dès lors, le luit s'imposa. Il serait soldat, soldat comme son père. Et il se mit à l'œuvre.

C'était l'époque où la France mutilée, mais non abattue, non désespérée, pansait ses plaies, relevait ses ruines, où tous, les yeux fixés sur la frontière, ne parlaient que d'efforts à accomplir, de résurrection, d'espoir. On ne voulait pas rester sous l'affront. Une armée se dressa, munie de fusils, de canons nouveaux, très durement menée, assouplie, entraînée, instruite, guidée par des chefs éprouvés, revenus graves, résolus, des prisons d'Allemagne. Sur la frontière ouverte, des forts d'arrêt furent élevés. Le pays entier, uni, affirmant sa foi en l'aube nouvelle, se livrait à l'étude, au travail, avec une énergie, une persévérance, une méthode qui étonnèrent le monde. Plus de fêtes, plus de joies officielles. Les printemps, les étés se succédaient. Nul n'y faisait attention. Il n'y avait plus qu'une pensée élevée en les âmes de tous, implacable, — le souvenir.

Un peu de fièvre, une griserie lente venait, étreignant le pays. On travaillait à tout à la fois. Et dans la hâte il arriva que des mots prirent tout à coup la valeur d'axiomes, de nécessités absolues, surtout ceux ayant trait aux choses de là-bas. Ainsi on allait répétant que la défaite n'était pas l'œuvre seule du fusil à aiguille. C'est le maître d'école allemand qui a vaincu, disait-on. C'est bien. Au tour du maître français, fut-il répondu. Et de cette idée ainsi jetée dans la mêlée, à peine examinée, tout sembla subir l'hallucination.

Cet illustre inconnu grandit démesurément en les imaginations. On tailla, revisa, créa, créa beaucoup. Il fallait préparer la génération future, les "ouvriers de la Revanche". Et pour cela on ne voulait plus de ce qui avait été. Il fallait mieux. Les études furent doublées, les épreuves multipliées. Au sommet, des diplômes, un monde de diplômes à conquérir de haute lutte.

Et toute une génération inquiète, déjà sérieuse, se demandant tout bas pour quelle effrayante et forte destinée on la préparait, s'est usée à les conquérir.

Pierre fut de cette jeunesse labo-

[1] Ollendorf, Paris. Reproduction interdite.

rieuse, de cette génération anxieuse, assagié trop tôt, sur qui, malgré les ans, comme un peu de tristesse est restée, — le regret peut-être d'avoir vu trop haut et, l'effort accompli, de se sentir vivre inutile.

Mais en ce passé d'enfant une lueur se pose.

Entre son oncle et lui, perdus en cette demeure qu'animaient jadis les châtelaines élégantes et précieuses d'autrefois, si déserte maintenant, où des chambres restent closes comme sur des choses chères ensevelies, où bien des fenêtres ne s'ouvrent jamais, il revoit le sourire et les grands yeux d'une petite fille. C'était Christine, une enfant comme lui sans père ni mère, la nièce du vieux sergent Frimaudeau. Pour se l'attacher, garder avec lui ce fidèle qui avait suivi partout son frère, recueilli son dernier soupir, hoqueté du haut du gibet glorieux de Sainte-Marie-aux-Chesnes, le colonel l'avait paré d'une fonction honorifique. Il était régisseur.

C'est ainsi que Christine parut à Lestrac.

Cette petite fille aux regards doux, toute menue, délicate, dont les beaux cheveux flottaient sur les épaules, emmêlés, joyeux, cheveux blonds où palpait de la lumière auréolant son teint pâle ; cette enfant en robe noire qui avait eu les mêmes larmes, les mêmes tristesses, qui courait à lui d'aussi loin qu'elle l'apercevait, l'accueillait d'un sourire, tendait si gentiment la main vers la sienne hésitante, émue, produisit sur Pierre une vive impression.

Elle fut l'aube, l'éveil charmant de sens inconnues, de tendresses imprécises, très chastes, idéales, qui tremblaient en son cœur. Elle fut la révélation lente, mais sincère du beau et du bien ici-bas, l'éclosion de pensées qui le guidèrent plus tard en la vie sérieuse, et, en attendant, le gardèrent des faiblesses communes, faciles, où s'enlizaient les courages et les volontés.

Elle se pliait à tous ses caprices. Car il ordonnait, un peu despote, nerveux, presque heureux de la sentir se soumettre toujours, à peine hé-

sitante, implorant d'un regard mi-rieur, mi-chagrin. Et c'était une grâce nouvelle qu'elle avait, une simplicité, une poésie en tous ses mouvements qui l'enchantait. Parfois, sans savoir pourquoi, — ce qui la faisait bien rire, — il l'attirait brusquement dans ses bras, l'embrassait et lui disait tout bas, comme lui demandant pardon :

— Je t'aime bien, ma petite Christine, je t'aime bien, vois-tu.

Alors, pour toute réponse, elle le prenait par la main et, détournant la tête, elle l'entraînait en courant. C'était sa façon de cacher son émoi, car elle l'aimait, son cher petit maître, si pâle et si triste, elle l'aimait avec cette douce inconscience des beaux cœurs d'enfants qui s'ignorent.

Le vieux sergent mourut.

Le soir même, le colonel revint au château la tenant par la main. Et Pierre trouva cela très naturel. On ouvrit une grande chambre de jeune fille, on mit des roses, des fleurs partout. Il semblait, malgré le deuil nouveau, que ce fût jour de fête en le manoir silencieux. Et réellement c'était elle qu'on fêtait, la chère petite, plus jolie dans ses larmes et la douleur de ses vêtements sombres. Elle prit place à table entre ces deux êtres qui ne se lassaient pas de la regarder, heureux de la sentir là, enfin présente, fille, sœur d'élection et de tendresse.

Les temps venus, il fallut se séparer. Pierre fut envoyé au collège. Christine, au couvent. Mais, chaque automne les vacances les ramenaient à Lestrac. Le château abandonné rouvrait ses portes et ses fenêtres au grand soleil, à la joie de ses hôtes. Tout revivait. Il y avait encore des cris, des éclats de rire sous les grands arbres.

Elle grandit, fut bientôt une jeune fille en qui toutes les délicatesses de l'enfant se réalisèrent, en qui le charme profond et ému de la jeune femme s'annonça.

Dans l'ombre des galeries, en l'or fané des vieux cadres, sous leurs glaces, les pastels anciens s'éclairaient à sa vue, la voyant passer, semblaient se pencher vers elle et lui sourire. On eût dit que les jolies mortes, dont elle avait le culte, gagnées à l'œuvre de paix et de bonheur qu'elle accom-

plissait si simplement, oublieuse d'elle-même, se réjouissaient dans l'au-delà, l'accueillaient, elles aussi, et guidaient son âme, tous ses actes, même les plus infimes.

Bien souvent, arrêtée devant celle qui fut la mère de Pierre, comme plus proche d'elle par la grâce de son sourire et sa jeunesse blonde, elle songeait, semblait prier, triste parfois quand elle se posait le problème de l'avenir. Qu'advierait-il d'elle un jour?... Et le cœur très gros, ayant peur, comme un peu de défaillance, elle n'osait se répondre. Prévoyait-elle la douleur qui lentement venait en sa vie, enserrait son cœur trop aimant? C'est vers elle qu'elle priait dans ces instants de recueillement, ce pèlerinage fait auprès de ces âmes envolées, femmes qui furent aimées, eurent leurs heures de joie et de rayonnement ici-bas, moururent en cette demeure où elle entra, un jour, humble, étonnée, pauvre, n'ayant que son cœur à donner, tout son cœur d'enfant reconnaissant et sincère. Et la chère image semblait écouter sa peine, lui dire : "Ne pleure pas, mon enfant. Laisse faire la vie. Attends seulement, Attends, petite Christine."

Pierre était heureux de la retrouver ainsi, chaque année. Il l'admirait se développant, s'affinant, bonne toujours, silencieuse, souriante, mais avec un peu de tristesse restée en la profondeur du regard. Alors, à la voir ainsi, sans penser plus loin, il se disait qu'elle songeait à ses morts, aux pauvres disparus, qu'elle avait si peu connus et aurait tant aimés... Pauvre Christine!

Mais un soir, le colonel devinant la douleur cachée en l'âme de cette enfant qui s'efforçait à lui sourire, révéla au cœur de Pierre, atterré, le sentiment qui si chastement était né en elle. Or il ne le fallait pas. Jamais elle n'avouerait, par pudeur, par fierté, oui, fierté de pauvre. Et puis, de toutes façons, pour lui, l'heure n'était pas venue. Ce n'était qu'un enfant. Que savait-il de la vie? Pierre avait fini sa deuxième année de Saint-Cyr. Dans quelques jours il devait partir, aller rejoindre en une petite fille de la frontière le régiment qu'il avait demandé, celui où son père avait servi, légué son nom par-

mi les faits d'armes inscrits au glorieux historique du corps.

Et c'était bien ainsi.

Il fallait laisser le rêve un instant, connaître la réalité, rencontrer le mal, subir les épreuves, garder son cœur toujours, malgré d'autres douleurs peut-être beaucoup plus hautes. Il fallait vivre enfin, d'abord ; Dieu ferait le reste.

Il avait de qui tenir.

Pour mieux mettre en lui cette acceptation de la destinée, le colonel lui conta l'histoire de ceux qui furent avant lui en la famille, qui aimèrent, subirent de violentes passions et moururent désespérés. Car rien de banal ne fut en la vie des Lestrac. Tous défilèrent : barons pillards des anciens temps, pages, courtisans insolents et libertins, gentilshommes spirituels, poètes, artistes, audacieux, tous gens de fière mine, de haute tenue, grands seigneurs toujours. Pour tous, il y avait un mot définissant l'être, dévoilant l'âme, pour beaucoup, ce fut tout un récit, de vraies légendes, tant étaient merveilleuses et fortes les données de leurs amours étranges. Puis, les beaux jours enfuirent, c'était le retour au château où leur vie s'achevait dans le silence, les pénitences, une suite d'heures désespérées. Ceux-là n'avaient pu aimer qu'une fois, et, fidèles, ils s'en étaient revenus au gîte, blessés à mort.

En son père, le capitaine Jean de Lestrac, l'âme des ancêtres s'affirma. Ce fut lui qui réalisa la pensée totale de la race. Artiste à ses heures, maniant les ébauchoirs et le ciseau comme l'un des leurs, pendant l'émigration, il laissa parmi de nombreuses figurines largement modelées, ce rêve obsédant qui l'avait brisé : la femme, mais la femme idole, la femme victorieuse. Et à ses yeux stupéfaits, l'âme éperdue, Pierre vit dans l'ombre d'une galerie close où il n'était jamais venu jusqu'alors, à la lueur de flambeaux que devant lui élevait son oncle, se dresser un marbre taillé d'après l'ébauche dernière. C'était "Phryné triomphante", Phryné absoute, se redressant dans un sursaut de joie et de vie intense, rêvant déjà d'amours nouvelles, de lèvres, de fronts à presser, de cœurs à briser.

Alors il comprit que, suivant la

donnée des ancêtres qui aimèrent, eurent des sanglots et des désespoirs, il aimerait, pleurerait lui aussi, aurait des heures de tristesse infinie, des heures d'abandon en la solitude de longues veillées, qu'il allait souffrir enfin, connaître la vie, toute la vie.

...Et il accepta la destinée.

Les larmes le feraient homme.

C'est, élevé ainsi, très chaste, emportant en lui le regard calme, la vision charmante de Christine, mais passionné, généreux, ayant le très grand désir d'aimer, de se donner, qu'il s'en alla vers la vie.

La petite ville avait encore son enceinte de jadis, ses vieux ramparts ébréchés, flanqués de tours, attaqués déjà sur certains points par la pioche des démolisseurs. Aux grandes portes, sur les ponts-levis, les jours de marché, comme autrefois, des soldats veillaient pour empêcher les encombrements, régulariser les allées et venues. Une rivière coulait au pied des murs dans les fossés larges, profonds, tapissés de grands roseaux frémissants.

Le ciel y était sombre, très bas, lourd de nuages indélébiles, comme noirci à la longue par la fumée des nombreuses usines du pays. Peu de soleil. Parfois une lueur pâle, lointaine, s'essayait à filtrer, à descendre en l'atmosphère immobile. Cela durait peu, à peine le temps d'un sourire, et le jour gris revenait, ramenant sur toutes choses cette tristesse douce, invincible, des pays du Nord.

Tous les matins, il surveillait l'instruction des recrues sur une petite place perdue à l'extrémité du faubourg, au bord de la rivière, dans le brouillard, la pluie fine, persistante, glacée. Aux mêmes heures, dans les premières teintes du matin indécis, des sirènes crevaient l'air, appelant les ouvriers au travail. Et de l'ombre, de partout autour de lui, se pressant, faisant un grand bruit de galoches sur les trottoirs ou clapotant dans la boue, ils surgissaient, traversaient la place et l'apercevaient le regardaient de leurs yeux las, fatigués.

Il devinait leurs misères, leurs existences monotones, leurs griseries de la veille et les amours rudes, malsaines qu'ils se contaient à voix haute, cyniques, chemin faisant. Des femmes

étaient avec eux, et il frémissait honteux, attristé, quand l'une d'elles, plus hardie, le frôlait et, un peu canaille, lui jetait à la face le désir qui lui venait devant sa jeunesse et ses grands yeux chastes.

Ce fut ainsi tout l'hiver. Une seule étoile en cet enfer : la vue d'une petite fille qui, chaque matin, à la même heure, accompagnée de sa gouvernante, traversait, s'en allant à quelque cours vers la Ville-Haute. Il ne la connut jamais, il ne lui parla jamais, mais de la voir, de pouvoir suivre longtemps du regards sa silhouette frêle, sa démarche gracieuse, élégante, d'enfant sage, bien élevée, lui était une joie. Puis il songeait à Christine.

L'exercice fini, il regagnait la Ville-Haute. Il allait à travers les faubourgs, comme il le faisait chaque jour, aux mêmes heures, prenant les mêmes rues, les mêmes gestes, les mêmes habitudes de fonctionnaire vieilli. Or souvent, dans la Grande-Rue, sur le seuil d'une demeure, une belle fille blonde se tenait immobile, l'attendant, regardant avidement vers lui. Il l'évitait, ce regard, mais, quoi qu'il fit, il le sentait planté en lui, le harcelant, le dominant. Et il pressait le pas.

Ce n'étaient pas de pareilles amours qu'il avait rêvées. Son imagination, son cœur l'avaient placée très haut, la bien aimée future.

Au reste, quand il l'évoquait, ce rêve du premier amour, malgré lui, depuis quelque temps, une physionomie de jeune femme se précisait en la vision. Et ce n'était pas sans un certain émoi, une douceur inconnue qu'il regardait vers elle — et tout bas, en son âme, lui murmurait ce qui sommeillait en son cœur d'enfant incliné devant sa beauté grave.

C'était une amie d'Odette ede Trécourt — Odette, cette fine Parisienne transplantée en ce pays noir, spirituelle et gaie, qui très vite, sur une lettre de son oncle au capitaine de Trécourt, fils de son ancien général, l'avait accueilli comme l'enfant de la maison.

C'est chez elle, qu'un soir où elle récita des vers, chanta, Pierre l'aperçut cette jeune femme. Odette lui avait dit, riieuse, devant son attitude d'adoration silencieuse :

(A suivre)

# LE CAFE QUI STIMULE AGREABLEMENT



## QUI dissipe la fatigue, éveille les idées, chasse la tristesse.

# Le Café de Madame Huot

**Pur, Fort, à l'Arôme exquis.**

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses : n'est-ce pas là un témoignage indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

**40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.**

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros  
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

# Le Tabac Bruyere

Connaissez-vous le merveilleux  
**TABAC BRUYERE**  
Il chasse les idées noires le  
**TABAC BRUYERE**  
Il inspire nos hommes d'Etat, le  
**TABAC BRUYERE**  
Il fait rimer les poètes, le  
**TABAC BRUYERE**  
Il rend lucides les hommes d'affaires, le  
**TABAC BRUYERE**  
Il fait rêver aux jolies femmes, le  
**TABAC BRUYERE**  
Il rend aimable et doux le  
**TABAC BRUYERE**  
On ne casse jamais sa pipe avec le  
**TABAC BRUYERE**

o o o

H. P. BRUYERE,

1040 Boulevard Saint-Laurent,  
MONTREAL.

## Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

|   |      |
|---|------|
| LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V., 27e édition, 1 vol. in-12.....   | 0.88 |
| LETTRES DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12.....   | 0.88 |
| L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12.   | 0.88 |
| INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....                              | 0.88 |
| LA FOI ET LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... | 0.88 |
| EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....  | 0.88 |
| HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12.....  | 0.88 |

## Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

### DE LA GARE WINDSOR,

|   |
|---|
| BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.  |
| TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.                                       |
| OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m. a9.40 p.m., a10.10 p.m. |
| SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.                                  |
| HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.   |
| ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.   |
| WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 p.m.   |
| WINNIPEG-MOOSGAW, a10.10 a.m., a10.10 p.m.                                      |

### DE LA GARE VICER

|   |
|---|
| QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.                     |
| TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b4.30 p.m., a11.30 p.m. |
| SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.                                    |
| OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.                                  |
| JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.                    |
| ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.                              |
| STE-AGATHE, b8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.                  |
| NOMINIQUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., b1.45 p.m.                   |

(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les dimanches. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (e) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et samedi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

## Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

**T**OUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur ledit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père ou la mère, si le père est décédé — de toute personne, qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour ladite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire, pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du district de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

L'être et l'amitié sont les consolatrices qui nous accompagnent le plus loin dans la vie.  
Sainte-Beuve.

o o o

Les étoiles sont, devant nous, comme les pages non encore lues d'un immense et merveilleux poème. — Camille Flammarion.

## LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2e porte rue Montcalm.

# Droit au but

Quand on souffre de la Gorge, des Bronches ou des Pouxons, il faut des remèdes agissant sur la gorge, les bronches ou les poumons.

## Capsules Crésobène

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES

agissent sur la GORGE, s'introduisent directement dans les BRONCHES, pénètrent jusque dans les plus intimes recoins des poumons. Les

## Capsules Cresobène vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac ou d'empoisonner l'organisme, elles guérissent ou préviennent toujours les Maux de Gorge, Enrouements, Rhume, Grippe, Influenza, Bronchites, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES. PRIX: 50c. LE FLACON.

Dépôt général : Pharmacie Décaey, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

LES

# Cretonnes

## Sont toujours utiles



Vous en faut-il pour couvertures? Celles-ci conviennent pour canapés-boîtes ou pour rembourer vos meubles. Elles peuvent aussi servir comme couvertures de meubles, — et épargnent le rembourage. Nous avons un très grand assortiment de ces cretonnes, à rayures, dessins floraux, rayures fleuries, tapestry, effets de ruban et "Arts and Crafts". En simples et doubles largeurs. Les doubles largeurs sont spécialement appropriées pour rideaux, cosy corners, draperies ou portières. Notre choix de cretonnes est le plus nouveau et le plus complet en ville.

Puis nous avons de très beaux taffetas de toile, dans les plus nouvelles nuances artistiques, à effets fleuris. Ceux-ci de double largeur et se vendent à des bons marchés excessifs.

### RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

## Ecoles du Soir !

Les **Ecoles Gratuites du Soir**, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du **1er Octobre au 1er Mars**, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

### MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,  
119 Rue Mentana.

### QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T.-G. ROULEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

## Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

### ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies



Les habits "Fashion-Craft" ont une coupe pour chaque taille différente et sont faits dans une variété de patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

# "Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,  
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,  
471 Rue Ste-Catherine-Est,  
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

Opinion de Calino sur les saisons.

—Comme tout cela est mal organisé ! Voici par exemple le froid qui arrive en hiver au moment où on serait si content d'avoir chaud, et la chaleur en été quand un peu de froid ferait si bien notre affaire !...